



SUR LE TERRAIN

Sur le terrain

FORMATION... par Humbert Rambaud

Profession : cavalier d'entraînement

Le cavalier d'entraînement est une pièce maîtresse d'une écurie de courses.

Il reste un métier d'une rare exigence, ce qui explique que les entraîneurs aient du mal à recruter du personnel qualifié. Même si la demande reste très supérieure à l'offre.

Qui le nierait? Les métiers du cheval ont ceci de commun qu'ils sont d'une rare exigence, celui des courses hippiques en particulier. Cette chaîne-là – de l'éleveur au jockey, de l'entraîneur au lad en passant par le maréchal-ferrant et le garçon de voyage – ne connaîtrait que la perfection ou l'échec, mais une chose

est certaine, l'échec la guette tous les jours. Au vrai, les courses n'ont, depuis qu'elles existent, qu'une seule et unique finalité pour leurs acteurs: passer le poteau en tête. Ce ne sont pas les 2 352 entraîneurs de France (dont un peu moins de 1 000 pour le galop) qui diront le contraire (chiffres 2016). Aussi, on comprend aisément qu'ils

soient d'une rare exigence avec leur personnel! Certes, celui-ci ne travaille plus dans des conditions spartiates – narrées par exemple par Paul Viarlar dans *L'Éperon d'argent* ou décrites par notre historien des courses Guy Thibault – mais l'esprit y est toujours. Cette constante recherche de perfection n'est d'ailleurs pas sans se

PHOTOS: SCOPEDIA



Cavaliers d'entraînement à Chantilly (le deuxième en partant de la gauche est le jockey professionnel Grégory Benoist). Page de droite : poulain au débouillage. Les métiers dans le débouillage et le jeu d'entraînement sont de plus en plus demandés.



Quid du débouillage et du pré-entraînement ?

Si le "marché" du cavalier d'entraînement est tendu, cette assertion est encore plus vraie pour ce qui touche au débouillage et au pré-entraînement. « *La demande de personnel qualifié dans ces domaines croît d'année en année* », explique-t-on chez Equiressources, à telle enseigne que l'organisme distingue maintenant les deux activités depuis trois ans. Les chiffres parlent d'eux-mêmes, puisqu'entre 2016 et 2017 le nombre d'offres d'emplois spécifiques au débouillage et au pré-entraînement a bondi de 50 %, passant de 62 à 99. « *C'est dorénavant le 8^e métier le plus demandé dans le cheval* », constate Equiressources. Ce n'est, en fait, que la traduction d'un mouvement, entamé voilà une dizaine d'années, en particulier par le regretté Yann Poirier dans son haras du Chêne, à savoir que les entraîneurs veulent voir arriver dans leurs écuries des chevaux dressés, prêts à courir relativement rapidement, alors qu'autrefois le débouillage et le pré-entraînement étaient intégrés dans les écuries de course. Les propriétaires y voient aussi leurs intérêts puisque les prix de pension sont deux à trois fois moindres que dans une écurie de course "normale". Aujourd'hui, en France, il y a des dizaines de centres de pré-entraînement (vingt-quatre rien que sur le site de l'Association France Débouillage), quelquefois dirigés par d'anciens très bons cavaliers de concours complet, à l'image d'Aurélien Kahn (haras d'Écorce).

Or, s'il y a offre, les recrutements sont là encore difficiles et ce, pour de multiples raisons. D'abord, peut-on lire sur le site de l'AFD, parce que, « *malheureusement, les formations axées sur le débouillage ne sont pas aidées dans leur fonctionnement et leur développement* ». En clair, ces métiers n'étant pas reconnus officiellement par les sociétés mères (France Galop



et le Trot), ils ne bénéficient pas de formations spécifiques, reconnues par l'État. Ainsi l'Afasc ne l'a-t-il pas intégré dans ses modules de formation; difficile, donc, dans ces conditions, d'orienter les élèves. L'AFD regrette que les choses n'avancent pas plus vite pour offrir un débouché supplémentaire aux jeunes. Sans compter que les salaires sont un peu moins attractifs, avec l'absence de primes qui existent dans les écuries de course au sein desquelles 1 % des allocations est réparti sur l'ensemble du personnel.

www.france-debouillage.com

heurter au dilettantisme des temps modernes... Pour preuve, les entraîneurs actuels reconnaissent, dans les différentes études et enquêtes menées par Equiressources (le Pôle emploi des métiers du cheval), avoir des difficultés à recruter ce qu'on appelle communément des cavaliers d'entraînement.

De quoi parle-t-on ? Selon l'Afasc (Association de formation et d'action sociale des écuries de course), « *le cavalier d'entraînement a pour mission principale de monter les chevaux à l'entraînement. Il doit également veiller à l'entretien des boxes et est amené à accompagner les chevaux aux courses* ». Précisons que ce cavalier-là ne concerne que les écuries de galop alors que l'on parle de *lad-driver* pour les écuries de trot. C'est un métier qui implique des horaires qui peuvent paraître contraignants, avec des journées susceptibles de commencer à 5h30 pour s'arrêter vers 12 heures, puis de reprendre vers 17 heures pour ce qu'on appelle communément

"l'écurie du soir". On l'aura compris, c'est une pièce maîtresse dans une écurie de course, au sein de laquelle les fumistes consommés n'ont pas vraiment droit de cité. À cet égard, il suffit de revoir l'excellent film-documentaire de Benjamin Marquet, sorti en 2007, et intitulé *Lads et jockeys*.

Or, depuis quelques années, les entraîneurs rencontrent des difficultés à recruter, en dépit d'une demande très supérieure à l'offre, puisque selon les statistiques d'Equiressources (chiffres 2017), les cavaliers d'entraînement représentent 30 % des offres d'emploi (soit très exactement 199), à telle enseigne que ce métier pointe à la troisième position des secteurs les plus demandés (le premier étant celui de palefrenier-soigneur). Avec une offre d'emploi pour 23 à 27 candidatures, les recruteurs ont donc l'embaras du choix. « *Dans les faits, c'est un peu moins vrai* », explique-t-on chez Equiressources. Les professionnels constatent, en effet, des "lacunes"

chez les candidats. Pêle-mêle, ils regrettent à la fois un manque d'attrait vers le milieu hippique (qui se traduit par un « *manque de valeurs* », c'est-à-dire le goût du travail, la politesse, le respect des chevaux et des hommes), un manque de compétences en équitation dite classique, en hippologie et soins spécifiques au cheval de course (récupération après l'effort, soulagement musculaire et tendineux, etc.), un niveau à cheval qualifié de « *trop basique* ».

Bref, il y aurait un décalage entre la demande et l'enseignement délivré par l'Afasc. Sans compter un *turn-over* important (les cavaliers passent d'un entraîneur à l'autre), une acceptation de plus en plus difficile des horaires, et des entraîneurs souvent débordés qui n'ont guère le temps de les former. Est-ce surprenant ? Pas vraiment car, à bien des égards, les difficultés de recrutement sont révélatrices des carences du marché du travail en France. ♦

www.equiressources.fr